

## LE REPROCHE DU MORT

En un sens tout est difficile, surtout si vous ne savez pas vous-même où vous en êtes. J'avais quitté Olga, ma fiancée, dans un état de désespoir latent. La disparition inexplicquée de Franz R., mon vieil ami d'enfance, ne me laissait plus en paix. Il me fallait dénicher à tout prix un indice, un signe, qui aurait pu nous permettre de le retrouver, même s'il était mort, peut-être étendu au fond d'un ravin, déjà à moitié dévoré par des charognards ou des rongeurs. Cette vision me hantait, me donnait de vilaines secousses. J'essayais de me rassurer à cet égard, durant tout le trajet qui devait me conduire jusqu'au petit bourg de Wallheim, situé dans un paysage de collines en désordre, presque sauvages. Des zones rocheuses, escarpées, avec des précipices, entrecoupées de forêts denses, étrangement touffues, comme nées des rêveries d'un esprit fiévreux.

Six mois auparavant il s'y était installé dans une petite maison appartenant à l'une de ses tantes, à présent en maison de retraite, pour y peindre en toute liberté. Tout semblait bien se passer, il m'avait dit dans l'un de ses derniers messages que sa peinture avait pris une orientation toute nouvelle, même s'il peignait toujours « comme sur le fil du rasoir ». L'expression m'avait laissé perplexe, puis sa sœur Pauline m'apprit qu'il avait disparu. Elle était extrêmement inquiète, elle m'a supplié de tout faire pour le retrouver. Je lui ai dit que je ferais tout ce qui est en mon pouvoir. La police ne se souciait pas vraiment de l'affaire, ils pensaient qu'il était sans doute parti en voyage, sans prévenir

personne. « Nous ne pouvons pas courir après tout le monde, les gens sont bien libres d'aller où bon leur semble. Vous comprenez ?... » Et ils m'ont mis dehors, j'en étais piqué, outré. J'ai dû ravalier ma colère. Il me fallait tenir en respect une sorte de souffrance, et j'ai encore pensé à cette phrase de Pauline : « Depuis que Franz a disparu, je n'ai plus d'intérêt pour rien, tout me paraît vain et sans espoir... » Tout en surveillant la route, par exemple trois corbeaux posés dans un champ – j'y ai vu un mauvais signe –, j'entendais cette phrase se répéter dans ma tête comme une scie. Mais ce n'était pas la voix de Pauline qui la prononçait, mais une autre voix, rauque, cassée, étrange, comme celle d'une femme déjà vieille, en route vers la mort...

L'hôtelier qui m'a reçu à l'Auberge de la Corniche est un petit homme gris, un peu raide, dont la politesse surannée vous fait d'entrée l'effet d'une imposture. Ses yeux bridés vous dévisagent avec une avidité bizarre, on se sent forcément irrité par un tel regard qui cherche à pénétrer en vous. Une ombre noire et triangulaire tombait sur son visage, on aurait dit un masque en train de grimacer. Quand il m'a dit : « Je suis sûr, cher monsieur, que vous ne manquerez pas de vous plaire chez nous ! » j'ai senti des abîmes de fausseté dans cette phrase. Il y avait aussi un jeune type, dont la tête faisait vaguement songer à une fouine, qui se tenait dans l'ombre, employé diligent, avec l'expression ambiguë d'un être coupable. Il a une figure étroite d'assassin en

puissance, ai-je pensé. C'était absurde, naturellement.

Dans la chambre mansardée qui donne sur une vieille église, j'ai tenté de me ressaisir, mais ce fut en vain. Au sortir d'une nuit agitée, pleine de rêves bizarres, l'idée que Franz avait dû être victime d'un complot en vue de le détruire complètement me saisit avec une force telle que je ne trouvais aucun argument à lui opposer.

Le lendemain, les quelques personnes, hommes ou femmes, que je tentais d'interroger, me lassèrent tous très vite en raison de leur attitude fuyante et mutique. Nous ne savons rien à propos de ce jeune homme. « Un peintre, vous dites ?... Non, c'est la première fois que j'entends parler d'un peintre à Wallheim ! » m'a répondu un monsieur entre deux âges, vêtu d'une pelisse noire qui lui donnait l'air d'être déguisé.

Tous ces individus semblent de mèche, ils se sont manifestement entendus pour ne rien dire. Pourquoi suis-je venu m'égarer en ces lieux où rôde encore l'ombre de Franz, je me le demande continuellement, et cela me rend toujours plus désespéré, j'en ai bien peur.

Pauline m'avait remis une clef de la petite maison à colombages de leur tante Gertrude, c'est ainsi que j'ai pu pénétrer dans l'atelier où Franz a laissé ses dernières toiles. L'un de ses tableaux représente un adolescent de quinze ou seize ans, avec un visage déjà un peu dur, et comme marqué par on ne sait quel vice. Ses yeux, des yeux plutôt étranges, où brillait un éclat

insolite, me disaient quelque chose. Où avais-je bien pu voir ce genre d'yeux ?... J'avoue que cette question me tourmenta, sans que je pusse lui donner une réponse satisfaisante.

Toutes mes pérégrinations dans la campagne et les bois voisins n'ont rien donné, si bien que je suis totalement à la merci de ce désespoir qui ne veut plus me quitter. Et jour et nuit je me demande pourquoi j'ai promis à Pauline de retrouver son frère... Il devient de plus en plus évident que tout se ligue pour m'empêcher de tenir ma promesse...

En rôdant autour de la maison de sa tante, j'ai rencontré une petite vieille, sa voisine, qui m'a tout de suite demandé si je cherchais quelqu'un. Et elle pose sur moi un regard curieux, insistant. Elle est laide, elle fait penser à une chauve-souris, avec sa bouche édentée. Au seizième siècle on l'aurait poursuivie pour sorcellerie... Je lui demande si elle a connu le jeune peintre qui logeait dans cette maison depuis six mois.

- Je l'ai vu assez souvent, c'est vrai !... Il était discret, peu causant... Il invitait des jeunes gens, ça, je l'ai su, ils posaient pour lui... Puis il y a eu un tas de commérages, les langues se sont déliées, et ça y allait !...

- Comment ça ?... Que voulez-vous dire ?...

- On raconte qu'il aimait les garçons, il les attirait sous prétexte de faire leur portrait... il s'amusait joliment avec eux...

- Et vous avez cru ces racontars ?...

- Peu importe ! C'est la vérité que vous voulez ? Ça se voit tout de suite, vous courez après la vérité ! Comment savoir ? Il faut demander à ces gamins... Retrouvez-les !

- Mais ils me fuient tous comme si j'avais la peste...

- Je trouve que vous avez mauvaise mine, mon pauvre monsieur... Vous devriez rentrer chez vous, laisser tomber cette histoire... Pour votre ami, le peintre, il n'est pas impossible qu'ils l'aient tué... De même qu'ils ont tué mon mari à force de le soûler, c'était leur plus grand plaisir, qu'il se traîne pour rentrer, presque ivre mort... Il vomissait partout, en s'écroulant, c'est ça la vérité ! Ils me l'ont crevé, mon Jules ! C'était un faible, d'une bonté ridicule, j'ai vu venir tout ça, j'ai rien pu faire... Il est mort dans un dernier hoquet, six grammes d'alcool par litre de sang, il ne s'est pas loupé pour finir... Pour votre ami, c'est autre chose, il y a d'autres vices qui vous perdent...

- Quels vices ?...

- On dit qu'il couchait avec ces mômes... Pour moi, je n'en sais rien. Que Dieu ait son âme !... C'est joli parfois, un jeune garçon, je comprends ça très bien qu'on puisse les aimer... La jeunesse, c'est la jeunesse qui nous fait tous rêver... vous aussi, d'ailleurs, vous devez rêver. Mais les garçons, je parie, ce n'est pas trop votre genre... Plutôt des jeunes filles bien grasses, non ?

Elle s'amuse, la vieille, et je la laisse dire. Finalement elle me propose d'aller bavarder plus à l'aise, chez elle, dans sa chaumière, comme elle dit...

Assis dans un fauteuil, épuisé, je bois un verre de schnaps, cette eau-de-vie que son mari n'a pas eu le temps de finir.

Elle m'observe comme avec une sorte de tendresse à présent, j'avais l'impression de trahir la mémoire de Franz, tandis qu'elle murmurait, d'un air prévenant qui la rendait moins laide : « Prenez bien tout votre temps, mon petit, vous aurez droit à un deuxième petit verre, puisque vous allez sur vos deux jambes... Il faut vous remonter, pas vous laisser abattre... Il est sacrément fort, il vous brûle un peu, non ?... »

C'est ce soir-là que je l'ai remarqué pour la première fois, au milieu d'un groupe d'adolescents qui bavardaient et buvaient de la bière, assis sur des bancs, derrière l'église. C'était un garçon d'environ dix-sept ans, grand, bien fait, avec un visage pâle, étrangement tendu, et des yeux sombres. Plusieurs fois j'ai surpris sur moi son regard, farouche et défiant, mais intense, d'une acuité inexplicable, et soudain j'ai compris que ce devait être lui. Les autres faisaient mine de m'ignorer, pas lui.

Je me suis attardé au bar de l'auberge ; il y avait deux trois voyageurs de commerce. L'un d'eux m'a proposé de faire une partie d'échecs ; il jouait la défense sicilienne ; dès que je l'ai eu mis en échec, toute sa stratégie s'effondra. Il m'a regardé d'un air las, presque accablé, avant de murmurer : « J'ai horreur de perdre, car j'ai l'impression d'être mis à mort ! » S'ensuivit une conversation sur l'angoisse de mort, laquelle, selon lui, nous possédait tous, et même à notre insu.

Prévoyant que j'aurais un mal fou à m'endormir, j'ai préféré

ressortir, remonter les rues du village, jusqu'à l'église, dans l'espoir de retrouver éventuellement ce garçon aux yeux si sombres. Car à un moment ou un autre, me disais-je, il serait peut-être amené à me confier quelque chose.

Sous l'allée des tilleuls, près du cimetière, une ombre immobile sur un banc semblait attendre quelqu'un. C'était naturellement lui, mon adolescent. Sa voix hésitait dans la pénombre, puis il a dit distinctement : « Je savais que vous alliez revenir. » Il répéta cette phrase, comme s'il rêvait à voix haute, son ton morne m'effraya.

« Quand je vous ai vu interroger deux trois personnes l'autre jour, votre visage angoissé m'a si bizarrement touché... Puis j'ai appris que vous recherchiez le peintre Franz, et j'ai eu comme un frisson d'effroi, j'ai tout de suite pensé que je finirais par tout vous dire.. » Il s'interrompit, me jaugea longuement, puis il reprit sur un ton plus vif : « N'allez pas croire que je suis ivre ou délirant... Il s'est passé une chose surprenante et terrible, et depuis j'en suis tourmenté comme si le diable me poursuivait, jour et nuit, heure après heure... C'est à cause de moi que votre ami est mort... »

Ses yeux m'observaient comme dans un accès de fièvre, il se reprit pour dire qu'il était dans un état nerveux épouvantable.

« Votre ami Franz m'avait invité pour une balade en forêt... Nous nous trouvions tout en haut d'une falaise, trente mètres plus bas, des rochers, des fourrés... Il m'a dit qu'il était amoureux

de moi. J'ai pris ça à la rigolade. Vous plaisantez, je suppose ?... Il l'a très mal pris. Je ne sais même plus comment on en est venu aux mains... J'ai fait du karaté, une prise a suffi, je l'ai déséquilibré, je ne voulais pas le précipiter dans le vide... Il est tombé en tourbillonnant, c'était bizarre comme le vol d'une feuille morte... Il n'a pas poussé un cri, et ce fut d'autant plus horrible... » Ses mains tremblaient, ses lèvres frémissaient.

« Demain je vous conduirai jusqu'au ravin... Mais ne me dénoncez pas. Je ne voulais pas le tuer. C'est un accident, un très malheureux enchaînement de circonstances... Je ne suis pas un assassin... »

On sentait à quel point il était forcé de parler, et j'ai eu pitié de lui. Je me demandais comment j'allais faire rechercher le corps au fond du ravin. Et maintenant que je devrais me rendre soit à la mairie, soit au commissariat, mon indécision m'effraie... Après tout, il me semblait inutile de remuer toutes ces choses.

Le lendemain, ayant payé ma note à l'hôtel, j'ai dû filer comme un voleur. Depuis quelques nuits, je fais toujours le même cauchemar : j'arrive à grand peine au fond du ravin, Franz gît entre deux rochers, le corps disloqué, dans une posture presque théâtrale, grandiloquente. Le visage est tuméfié, une mâchoire brisée, mais le plus effrayant, c'est que des corbeaux ont dû picorer ses yeux, si bien que ses orbites énucléées vous fixent comme le reproche béant de la mort même.